L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX, No. 73 rue de Chartres. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 8 JANVIER 1863 Entre les rues Bienville et Conti.

Nouvelle-Orléans :
JEUDI MATIN, 8 JANVIER

Ventes à l'écran de ce jour.

Par E. Roper & Co., à leurs salles d'encan — Marchandises sèches, chaussures et livres fait.

Par R. T. Montgomery, No. 25, sur la Promenade Canonde-let — Un fourneau de cheaux, outils, appareil, etc. Rue d'Noll, Nouvelle-Orléans — Pommes de terre.

Par eux-mêmes, à 10 heures du matin, dans la rue du Camp, No 95 — Tabac, Canal Fulton Market, Louisville, Ky., &c.

LA PRESSE ET M. DE GIRARDIN.

M. de Girardin est rentré à la rédaction du journal la *Presse*.

Pour inaugurer son retour, il y publie contre la presse elle-même, en deux articles hardis dont il est si prodigue, et il veut bien nous le dédier.

M. de Girardin affirme que la presse n'est qu'une nouvelle bruyante ; il en tire de la confusion de ses idées et de ses œuvres aucun principe pratique, aucune vérité : "Journalisme et bavardisme sont synonimes ;" loin d'éclairer, la presse ne sert qu'à rendre plus profonde l'obscurité. M. de Girardin nous met au défi de prouver qu'elle ait jamais été une lumière, qu'elle ait jamais été une puissance, qu'elle ait jamais été un danger.

Cette preuve ne serait cependant pas difficile à fournir, puisque M. de Girardin restait en dans la presse ? Pourquoi viendrait-il engager son intelligence dans des luttes nouvelles si elles devaient être sans utilité et sans résultat ?

N'est ce, comme il en fait le singulier aveu, que pour céder à l'entraînement de ses flatteurs à qui le fera t-il croire ? Et lorsqu'il annonce qu'il va résoudre, en des termes irréfutables, les plus difficiles questions de notre temps, lorsqu'il descend de nouveau dans la polémique, que viens-il y faire, sinon y chercher une nouvelle puissance, et tâcher d'y répandre de nouvelles clartés ?

Nier l'influence de la presse, soit pour le bien, soit pour le mal, à une époque où l'action des journaux a été si étroitement mêlée à toutes les crises de révolution, le destruction des progrès qui caractérisent notre siècle, est un paradoxe.

Qu'a fait la révolution de 1830 ? N'est ce pas le *Journal du Départ*, allié aux autres journaux libéraux et secondé par la tribune parlementaire, cette seur jumelle du journalisme ?

Qui a fait les journées de 1847 et la révolution de février ! N'est-ce pas un grande partie *la Presse* et M. de Girardin lui-même ?

Qu'étaient le Sénat et le Corps législatif avant que la libérale initiative de l'Empereur eût permis à la presse de lire une communication avec le pays et de donner à leurs délibérations l'autorité de l'opinion publique ?

Qui, si ce n'est la presse, récemment et échauffé le sentiment national, lorsque le chef de l'Etat résolut la campagne d'Italie, malgré les détraillés qui cherchaient à le détourner ?

Qui, si ce n'est elle, a développé, par une fausse unanimité, le préjugé populaire en faveur de l'unité de l'Italie contre les intérêts mêmes de notre patrie ?

Si ce n'était pas une puissance, si ce n'était pas une lumière, pourquoi tant d'hommes supérieurs, pour qui M. de Girardin lui même traitent ils lui demander un concours pour leurs idées, une force pour leurs intérêts ?

Pourquoi tant de partis en faisient il leur organe ? Pourquoi faut-il pouvoirs y chercher ? Pourquoi faut-il l'appuyer ?

Mais dire que la presse est une force et un danger, n'est ce pas dire qu'elle peut être un danger ?

Comme la vapeur, comme l'électricité, comme la flamme, elle peut faire explosion au lieu de diriger, l'enfoncer au lieu d'animer, incendier au lieu d'éclairer.

Et n'est-ce pas, en effet, depuis cent années, plutôt par les ruines qu'elle a faites que par les monuments qu'elle a construits, que se puissance s'est révélée ?

Les lois nombreuses qui partout, dans les pays les plus libres comme chez nous, ont tendu à limiter son action, ne prouvent-elles pas suffisamment qu'on a subjet de la craindre, et que, si elle peut faire beaucoup de bien, aussi que la langue dont parle Eupe, elle peut faire aussi beaucoup de mal ?

Mais à quoi bon une plus longue analyse des faits et des méfaits du journalisme ? Ecoutons plus haut la question, et, au lieu de caractériser la presse par ses résultats, jachonsi quel est le rôle qui lui appartient dans le mouvement des sociétés modernes

La société est un champ de bataille, le progrès est un combat. Toujours le passé lutte contre l'avenir, ce qui est, résiste à ce qui sera ; les partis s'agitent ; les passions s'exaltent, les intérêts s'alarment, les résistances s'organisent, et les champions des camps ennemis se groupent sous des bannières distinctes. Puis la mêlée se engage, sérieuse, furieuse, et, si un jour donne, la victoire se prononce. Quelquefois c'est la réaction qui l'emporte ; quelquefois c'est la révolution ; quelquefois aussi une sage transaction se fait entre les exaltations, et des éléments de solidité et de progrès succèdent aux mouvements et aux violences de la lutte.

Ce combat, c'est la vie, c'est le mouvement, c'est l'éternel progrès.

Quel est le rôle de la presse au milieu de cette lutte des opinions et des passions contraires ? Elle se porte tantôt des diverses parties et des intérêts opposés, elle s'attache à tel ou tel système, elle communie avec tel ou tel groupe d'hommes ou d'idées, et elle marche à leurs côtés dans la bataille, pour leur servir de point de ralliement ou pour leur donner une impulsion et une nouvelle vigueur.

Elle est la voix, tout juste de l'opinion, mais d'une opinion, et elle s'élance au plus fort de la lutte, avec ceux, comme ceux dont elle a été toute le champion. Elle est leur arme s'ils veulent combattre, elle est leur organe s'ils veulent parler.

Ne lui demandez donc pas de l'ordre et la discipline, de la regularité, portant de l'unanimité. Ce choses qui vous effrayent, c'est la guerre. Il y a les explosions de l'artillerie et les luttes corps à corps ; il y a les troubles et les incertitudes, les mouvements en avant et les retraites ; il y a les victoires et les défaites, mais tôt ou tard la victoire se décide, et le vainqueur fait en avant et qui décide qu'il marque une étape nouvelle dans la marche de l'humanité.

Et puis, il y a toujours sur quelque sommet un chef, un conseiller, un pouvoir, qui, l'œil perçant sur le monde, et distingue les progrès divers et en tire le but. Des clameurs confuses du champ de bataille s'en dégagent une plaintes, plus puissante, plus unanime que toutes les autres : c'est la voix de l'opinion ; c'est la voix de la vérité, de la raison et de la nécessité présente, qui monte vers les régions élevées et s'impose invinciblement à ceux qui gouvernent les peuples et qui dominent les sociétés.

C'est de la seulement que l'on comprend le sens, le but et la portée du mouvement gigantesque, qui semble n'être qu'immense désordre à ceux qui le mesurent à leur taille.

Qu'un peu de déprecier, comme il le fait, le journalisme et les écrivains M. de Girardin couvre tous les esprits d'entre et tous les hommes de bonne foi ne saurait rabaisser sur ces partis plus hauteur et le vertu qui peut y avoir de la humoriste, qu'il y a de compétence de la puissance dans l'heureuse tumultueuse de la presse moderne.

(*La France.*)

CHRONIQUE LOCALE.

OUVERTES.—Étaient ouvertes dans la nuit de mardi, un entrepôt de la rue Front Levee, No 29.

Le café du coin des rues Chartres et Dumaine.

LES BLESSÉS—Nous apprenons que les blessés transportés à l'hopital sont en voie de guérison M Street est calme ; les blessures de Capdeville et Bellan, ainsi que celle de Lafosse déjà amputé, ne sont pas graves. Susan Parker est presque guérie.

On nous dit que Sovigni, que des voleurs ont voulu assassiner à Jefferson City, est beaucoup mieux. Aucune arrestation n'a encore été opérée.

Vol.—Priscilla Banks et Emma Ann Rogers, femmes de couleur, ont été arrêtées hier dans la rue Gravier, près Howard, sous prévention d'avoir trempé dans le vol de quatre mille piastres comme chez M Waterman. Les voleurs entrèrent d'abord dans la maison, prirent quatre cents piastres, une magnifique montre en or et les clés de son coffre-fort, ils pénétrèrent ensuite dans la fabrique, ouvrirent le coffre-fort et en enlevèrent des billets représentant une somme de trois mille piastres.

M. Waterman offre, dit-on, une forte récompense à quiconque lui rendra ce qui lui a été volé et fera condamner les coupables

INTENTION DE TUER.—Oscar Russell a été arrêté hier dans la rue Dauphine. Il est accusé d'avoir poignardé et voulu tuer Manuel Foub.

—La police du troisième District a arrêté, par ordre de la cour prévotale, Miss Bashet et Mary Lewis qui sont accusées d'avoir assailli Miss Kreck dans l'intention de la tuer.

MORTALITÉ.—Le Bureau de santé annonce, dans son rapport officiel publié ce matin qu'il y a eu 111 décès dans les limites de la Nouvelle-Orléans, dans la semaine expirée dimanche dernier, 28 décembre 1862, à 6 heures du matin.

Les affections pulmonaires et la diarrhée étaient les maladies qui ont fait le plus de victimes.

Nous savons plus bas l'âge et les lieux de naissance, ainsi qu'ils figurent sur les livres.

Ages—Au-dessous de 1 an, 37 ; de 1 à 2 ans, 13, de 2 à 5 ans, 9 ; de 5 à 20 ans, 5 ; de 20 à 30 ans, 7 ; de 30 à 40 ans, 14 ; de 40 à 50 ans, 13 ; de 50 à 60 ans, 9 ; de 60 à 70, 8 ; de 70 à 80 ans, 4 ; de 80 à 90 ans, 1 ; de 90 à 100 ans, 1.

Lieux de naissance—Angleterre, 1 ; France, 8 ; Irlande, 9 ; Etats-Unis, 64 ; non déclarés, 4.

VOLS.—La réputation du quatrième district vient d'être légèrement ébranlée ; on était loin de s'y croire en sûreté et la police est à cette heure, les quatrième du jardin vastel devenir, comme les autres parties de la ville, le théâtre de vols et d'assassinats.

Le général Léon annonce qu'un voleur est entré chez M Pitcher, rue St André, No 33, à pénétré dans la chambre à coucher et y a pris un portefeuille contenant quatre billets de cinq piastres de la Banque de la Louisiane, trois billets de vingt piastres de la même Banque, de vingt à trente piastres en billets coupés et pour une quinzaine de piastres de la Banque des Marchands.

RECLAVES.—Richard, esclave de M. Fernandez, a été arrêté, hier matin, dans la rue du Canal. Il est accusé d'avoir trempé dans un vol.

—Thomas, nègre de M Stewart, a été arrêté, mardi soir, dans la rue Lafayette. On l'accuse d'avoir dérobé une montre et une chaîne d'or à William Odgers.

—William, nègre de M. Ogden, a été arrêté, dans la rue Tchoupitoulas, à l'angle du Canal, pour avoir tenté de commettre un vol.

—Charles, esclave de M. Fairax, a été arrêté, dans la rue Dauphine, pour avoir tenté de faire des vols.

Chasse de nuit.

CHRONIQUE LOCALE.

OUVERTES.—Étaient ouvertes dans la nuit de mardi, un entrepôt de la rue Front Levee, No 29.

Le café du coin des rues Chartres et Dumaine.

LES BLESSÉS—Nous apprenons que les blessés transportés à l'hopital sont en voie de guérison M Street est calme ; les blessures de Capdeville et Bellan, ainsi que celle de Lafosse déjà amputé, ne sont pas graves. Susan Parker est presque guérie.

On nous dit que Sovigni, que des voleurs ont voulu assassiner à Jefferson City, est beaucoup mieux. Aucune arrestation n'a encore été opérée.

VOL.—Priscilla Banks et Emma Ann Rogers, femmes de couleur, ont été arrêtées hier dans la rue Gravier, près Howard, sous prévention d'avoir trempé dans le vol de quatre mille piastres comme chez M Waterman. Les voleurs entrèrent d'abord dans la maison, prirent quatre cents piastres, une magnifique montre en or et les clés de son coffre-fort, ils pénétrèrent ensuite dans la fabrique, ouvrirent le coffre-fort et en enlevèrent des billets représentant une somme de trois mille piastres.

M. Waterman offre, dit-on, une forte récompense à quiconque lui rendra ce qui lui a été volé et fera condamner les coupables

INTENTION DE TUER.—Oscar Russell a été arrêté hier dans la rue Dauphine. Il est accusé d'avoir poignardé et voulu tuer Manuel Foub.

—La police du troisième District a arrêté, par ordre de la cour prévotale, Miss Bashet et Mary Lewis qui sont accusées d'avoir assailli Miss Kreck dans l'intention de la tuer.

MORTALITÉ.—Le Bureau de santé annonce, dans son rapport officiel publié ce matin qu'il y a eu 111 décès dans les limites de la Nouvelle-Orléans, dans la semaine expirée dimanche dernier, 28 décembre 1862, à 6 heures du matin.

Les affections pulmonaires et la diarrhée étaient les maladies qui ont fait le plus de victimes.

Nous savons plus bas l'âge et les lieux de naissance, ainsi qu'ils figurent sur les livres.

Ages—Au-dessous de 1 an, 37 ; de 1 à 2 ans, 13, de 2 à 5 ans, 9 ; de 5 à 20 ans, 5 ; de 20 à 30 ans, 7 ; de 30 à 40 ans, 14 ; de 40 à 50 ans, 13 ; de 50 à 60 ans, 9 ; de 60 à 70, 8 ; de 70 à 80 ans, 4 ; de 80 à 90 ans, 1 ; de 90 à 100 ans, 1.

Lieux de naissance—Angleterre, 1 ; France, 8 ; Irlande, 9 ; Etats-Unis, 64 ; non déclarés, 4.

VOLS.—La réputation du quatrième district vient d'être légèrement ébranlée ; on était loin de s'y croire en sûreté et la police est à cette heure, les quatrième du jardin vastel devenir, comme les autres parties de la ville, le théâtre de vols et d'assassinats.

Le général Léon annonce qu'un voleur est entré chez M Pitcher, rue St André, No 33, a pénétré dans la chambre à coucher et y a pris un portefeuille contenant quatre billets de cinq piastres de la Banque de la Louisiane, trois billets de vingt piastres de la même Banque, de vingt à trente piastres en billets coupés et pour une quinzaine de piastres de la Banque des Marchands.

RECLAVES.—Richard, esclave de M. Fernandez, a été arrêté, hier matin, dans la rue du Canal. Il est accusé d'avoir trempé dans un vol.

—Thomas, nègre de M Stewart, a été arrêté, mardi soir, dans la rue Lafayette. On l'accuse d'avoir dérobé une montre et une chaîne d'or à William Odgers.

—William, nègre de M. Ogden, a été arrêté, dans la rue Tchoupitoulas, à l'angle du Canal, pour avoir tenté de commettre un vol.

—Charles, esclave de M. Fairax, a été arrêté, dans la rue Dauphine, pour avoir tenté de faire des vols.

Chasse de nuit.

EDITION D'HIER SOIR.

Dernières nouvelles
PAR LA VOIE DU SUD.

Victoire confédérée à Murfreesboro.

DEPECHE OFFICIELLE DE BRAGG.

Nouvelles de Vicksburg.

EXECUTION DE DIX OFFICIERS FEDERAUX.

Nouvelle incursion de Stuart.

Le Picayune a reçu le *Jackson Mississippian* du 2 courant, qui contient les nouvelles suivantes :

Nous lisons dans le *Mississippian* :

Nous sommes redevables au général Joseph E Johnston pour une copie de la dépêche suivante qu'il adresse au général Bragg.

"Bragg a attaqué Rosencrantz à 7 heures ce matin et l'a combattu jusqu'au coucher du soleil

Toutes les troupes de l'ennemi ont été repoussées de leurs positions, excepte l'extrême gauche.

"Nos troupes occupent maintenant le champ de bataille.

"Nous avons capturé 31 canons, 200 wagons et attelages, et 4 000 prisonniers, y compris deux brigadiers généraux."

Morgan sur les derrières de Rosencrans.

Chattanooga, 31 décembre.—88 prisonniers fédéraux ont été amenés ici hier soir. Le train du soir en a amené 72 de plus, dont 8 nègres. La dernière bande a été prise hier par le général Wheeler, entre l'armée de Rosencrans et Nashville.

Le général Morgan, de retour du Kentucky, s'est accompli son objet, est maintenant sur les derrières de Rosencrans.

On croit que Buford, Forrest et Morgan ont rejoint Wheeler, ce qui fait une force de cavalerie de 15,000 hommes derrière l'armée de Rosencrans. Des dépêches reçues à 2 heures de l'après-midi annoncent que jusqu'à cette heure l'ennemi avait été repoussé et avait perdu une douzaine de batteries.

Murfreesboro, 1er janvier.—Le *Nashville Union* du 1er publie 1000 familles importunent à des scènes rebelles sont sans nourriture, sans vêtements et sans feu. 500 demandes pour aller au Nord ont été enregistrées au département de la guerre fédéral.

Chattanooga, 31 déc—Le *Rebel* vient de recevoir la dépêche suivante du gouverneur Harris :

Murfreesboro, 21 déc—Nous avons attaqué l'ennemi dans ses positions à 5 1/2 h. du matin. La bataille a duré jusqu'à 5 heures du soir. Notre aile gauche a repoussé la droite de l'ennemi jusqu'à la rivière Stone. Notre avance a été ferme, mais la résistance était opiniâtre. Nous avons pris quatre batteries et environ 4,000 prisonniers, parmi lesquels il y a trois généraux de brigades. Le gén. Raines est parmi les deux cotés. Le gén. Raines est Nashville est tué.

S. O. HARRIS.

Nouvelles de Vicksburg.

Vicksburg, 1 janv—Bayou Chickasaw, 1 janvier, 10 h. A. M.

L'ennemi a envoyé hier le col. Lyon, du 22e du Kentucky, en parlementaire pour demander la permission d'enterrer ses morts. On leur a accordé quatre heures pour cet objet. Leurs morts et blessés dépassent la première évaluation.

Le total en tués, blessés et prisonniers se monte à 1,500. Notre perte n'atteindra pas 125. Tout est calme ce matin.

Coup de main des fédéraux.

Knoxville, 31 décembre—La cavalerie fédérale, forte de 4 000 hommes, a fait une incursion à Pendleton Gap. Elle était dirigée par le général S. Carter, le renégat de l'Est Tennessee. La troupe a incendié Holston, Vantalaga, les ponts du chemin de fer, et a capturé le colonel Love, du 65e régiment de la Caroline du Nord.

On croit que l'habitation du sénateur Haines et des usines à Jackson, ont été également détruites.

Le général Kirby Smith avait envoyé de Murfreesboro 3 régiments de cavalerie pour surveiller le pays au nord de la montagne Cumberland, mais Bragg les a rappelés en disant que nous avions dans l'Est Tennessee des forces suffisantes pour en chasser Carter.

Exécution de dix officiers fédéraux.

Les journaux de ce matin annoncent que Hindman a fait exécuter dix officiers fédéraux en représailles des actes sanguinaires de M. Neil.

Fausse rumeur.

Le bruit que le gouvernement anglais avait demandé le rappel du commodore Wilkes ne paraît pas fondé.

Attitude de Greeley.

Richmond, 31 décembre—Greeley a enfin pris une attitude. Voici comment la *Tribune* de vendredi termine un long article sur les désastres essuyés par les fédéraux et la catastrophe de Fredericksburg :

Nous n'allons pas nous rendre à la première défaite. La nation reste encore ferme dans sa résolution. La guerre doit encore être poussée avec vigueur. La campagne d'hiver doit être reprise. Le Nord continuera à soutenir le gouvernement. Nos cœurs ne sont plus aussi serrés, un moment d'hésitation a pu encourager la rébellion, mais le retour du notre énergique détermination l'écrasera définitivement.

Wendell Phillips, dans un discours qu'il vient de prononcer à Boston, a dit que d'ici à dix-huit mois l'Ouest aura abandonné l'Est pour s'unir à son allié naturel qui est maître des bouches du Mississippi. Il a ajouté que si les démocrates triomphaient il y aurait danger d'une alliance entre 20 Etats, et que la Nouvelle-Angleterre serait laissée de côté.

Le New York Mercury dans ses commentaires sur le discours de Phillips, s'exprime ainsi :

"Nous croyons que la dernière armée qu'le Nord aura organisée et mise en campagne, pensent et ne querre, est celle qui combat en ce moment, et qu'elle doit en triompher de la rébellion quelconque. Si elle échoue, c'en est fait de l'ancienne Union dont la dissolution s'accomplira.

"Dans ce cas, les six Etats de la Nouvelles-Angleterre seront sûrs bonnes à dix-mêmes en isolée, et nous sommes convaincus qu'aucune confédération d'Etats dont elle ferait partie ne pourrait vivre en paix et prospérer sur ce continent.

De la Caroline du Nord.

Un rapport officiel du général G. W. Smith communique les troupes confédérées dans la Caroline du Nord, après avoir donné un récit détaillé de la dernière bataille, dit que notre perte s'élève à 71 tués, 208 blessés et 400 manquants, la plupart de ces derniers ont été pris à Kinston Bridge et ont depuis été mis sous parole.

Raleigh, 30 déc—Le bruit d'une marche de l'ennemi en avant de New Bern est dénué de fondement.

Le détroit d'Albemarle est rempli de transports fédéraux et de canonnières.

Nouvelles d'Europe.

Richmond, 31 déc—L'*Europa* avec des dates de Liverpool du 14 décembre, est arrivé à Halifax.

La société anglaise d'émancipation a émis des circulaires, tenu des meetings et prononcé des discours à l'appui de la politique d'émancipation de Lincoln.

Des navires américains sont enregistrés à Liverpool sous des noms anglais.

La fille de Garibaldi a été mortellement blessée dans un duel avec un Italien qui a arrêté son père après l'affaire d'Aspromonte.

Le coton est resté ferme le 13 à 9 1/2 à 9 3/4.

Le marché au coton était animé à Liverpool et les prix avaient haussé de 1/4 à 3/4.

Autre incursion par Stuart.

Richmond, 30 déc—Le général J. E. B. Stuart, qui traversa le Rappahannock il y a quelques jours, a été heureux dans ses opérations.

Des avis de Gordonsville disent qu'il a détruit un camp de trois mille hommes à Dumfries, puis il poursuivit le reste de la nuit une quantité d'articles d'approvisionnement pour l'armée, détruisant ce qu'il ne pouvait emporter, et faisant de 150 à 200 prisonniers.

On dit qu'il a capturé deux pièces d'artillerie. Nombre de prisonniers sont déjà arrivés à Gordonsville. L'expédition a réussi sous tous les rapports.

Secours pour les blessés de Fredericksburg.

Le conseil de ville a alloué une somme de $10,000 pour les blessés de Fredericksburg.

Nouvelles additionnelles
Par la voie du Sud.

Nous continuons à emprunter au *Picayune* les nouvelles publiées par lui dans le *Jackson Appeal* du 1er et le *Mississippian* du 3.

La mission du commodore Maury — On lit dans le *Chattanooga Rivell* :

Le capitaine M. F. Maury est allé à l'étranger, non en mission diplomatique, mais pour prendre le commandement d'un croiseur. Le Sud apprendra ses exploits avant longtemps.

Un autre commissaire—Le *Richmond Dispatch* annonce que M Oliver, chargé par le gouvernement confédéré d'une mission importante pour l'Europe, a réussi à forcer le blocus et se trouve maintenant à Jaime nous.

Mississippi.—M. Wm. Yerger a présenté au Sénat du Mississippi une résolution qui charge le comité judiciaire de rapporter un bill relatif au paiement du coton détruit par ordre du gouvernement confédéré.

Le Mississippian dit que les troupes fédérales ont incendié toutes les bâtisses sur la plantation de l'honorable M. Burnett sénateur confédéré de cet Etat. M. Burnett est famille ont fui à Action, Carolina du Nord où ils résident maintenant.

Détails sur le combat de Vicksburg.

Nous empruntons les passages suivants à une correspondance du *Mississippian*, datée du bayou Chickasaw, 27 décembre.

Le bat a ouvert pour tout de bon. Ce matin de bonne heure, l'ennemi a paru en force considérable au nord-ouest et au sud ouest des quartiers de Blake. Assailli qu'il a été par dans la dernière direction, on a pu voir le feu sur eux avec une pièce de 20 de la batterie du capitaine Wofford, qui a trouvé la portée au premier feu.

L'ennemi riposta promptement et vigoureusement, et pendant une demi-heure les projectiles tombèrent tout près de nos hommes. Après avoir accompli notre objet d'obtenir l'ennemi pour juger de sa force, nous nous retirâmes et prîmes une excellente position pour le recevoir. Les fédéraux s'avancèrent avec de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie, et on les accueillit avec des cris et des coups de fusil. Le feu grégement a été vif et a duré jusqu'à la nuit. Je suppose que dans la guerre moderne on appelerait cela une forte escarmouche. Il a été d'après la manière dont les balles sifflaient dans le voisinage de votre correspondant, bien a conclu que nous allions en faire une petite bataille. Le colonel Withers commandait nos tirailleurs et encourageait partout les braves de 17e de la Louisiane (colonel Richardson).

Quelques uns de nos hommes ont été tués et blessés et il est mirculeux qu'il y en ait pas en plus. Cela faisait plaisir de voir comment nos hommes se railliaient, chargeaient et ralliaient, et combien ils étaient indifférents à la grêle de plomb qui pleuvait sur eux jusqu'à ce que les ombres de la nuit eussent mis un terme à l'engagement.

Un peu plus sur la droite, le major Holmes présentait avec de l'artillerie légère ses compliments aux ennemis qui débarquaient, infanterie et cavalerie, sur la levée du bayou Chickasaw. On les est bientôt dispersés. La section du lieutenant Frank Johnston a fait admirablement et mérite les compliments du général Lee.

J'apprends que l'ennemi a remonté aujourd'hui le Yazoo jusqu'au quartier supérieur de Blake, hors de la région des *Torpedos*, et a canonné nos batteries de grosse artillerie, où un de nos artilleurs a été tué.

Défense de Port Hudson.

Le Port Hudson *News* s'exprime ainsi à ce sujet :

Port Hudson, modeste village, qui n'aurait attiré aucune attention sans la grande révolution de notre pays, est maintenant destiné à prendre place à côté de la ville aux collines (Vicksburg) dans la défense de la vallée du Mississippi et dans la déconfiture des envahisseurs. Ce que Vicksburg a fait, Port Hudson le fera. Les mêmes vaillants cœurs qui ont tenu la première de ces places sont ici pour "vaincre ou mourir", et la même détermination, la même valeur et la même cause qui admirent les défenseurs de Vicksburg inspirent maintenant les défenseurs de Port Hudson. Le général Gardner a pris sur lui la grave responsabilité qui repose sur elles, et elles savent que tous les yeux sont tournés sur ce point. En présence de tous ces faits et de l'importance de Port Hudson qui dira que le peuple sera désappointé dans son attente ? Personne certainement qui connaîtra le moral des vétérans auxquels est confiée la garde de cette place. Le temps et l'occasion seuls manquent pour que le nom de Port Hudson soit digne d'être placé à côté du nom glorieux de la ville aux collines dans les annales de l'histoire. Le Mississippi aura son Vicksburg, la Louisiane aura son Port Hudson.

Le général Magruder et les Texiens

Le *Houston Telegraph* dit que les planteurs de cannes, des Brazos et d'Oyster Creek, ont adhéré et présenté au général Magruder, par l'intermédiaire du colonel T. D. Waters, le magnifique cheval noir *Dixie* de Driscoll. Le général a accepté le présent et a répondu par la lettre suivante :

Quartier général, district du Texas, Nouveau Mexique et Arizona

Houston, 7 décembre 1862.

MM. John Rugely, John Duncan et autres :

Messieurs, j'ai l'honneur de vous adresser l'expression de ma reconnaissance pour les bons sentiments que vous avez manifestés dans votre lettre d'hier et j'accepte avec plaisir votre coursier.

Soutenu par la confiance du peuple du Texas, je ne doute pas de l'expulsion de l'ennemi de toutes les portions de votre territoire.

Les circonstances peuvent nécessiter de grands sacrifices et un courage à toute épreuve. Personne plus qu'un homme du Texas ne saît se conduisner aux premiers et montrer plus noblement le second, et si, au moment le plus sombre, quelqu'un venait à faillir ou à hésiter, le chef n'aurait qu'à citer l'exemple des femmes du Texas, pour inspirer un nouveau courage et stimuler l'esprit de résistance.

Cette sainte influence—l'inspiration des mères des femmes et des sœurs, a donné à notre cause une force irrésistible et nous assurerait la victoire dans la défense de mes foyers quand même l'ennemi serait au millier de fois plus nombreux. Mon cœur est avec vous et avec elles et la sûreté publique est ma seule pensée et toute l'habileté que je possède sera consacrée à la défense publique avec une énergie infatigable et l'entière sécurité du succès.

Je suis, messieurs, très respectueusement,

Votre obéissant serviteur

J. BANKHEAD MAGRUDER,
Général commandant.

Inauguration dans la Caroline du Nord.

ADRESSE DU GOUVERNEUR REMPLACÉ—Nous avons donné hier l'adresse du général M. L. Bonham, comme gouverneur de la Caroline du Sud, adresse prononcée le 18 décembre, jour de son inauguration. Nous donnons aujourd'hui celle que son prédécesseur a prononcée dans la même occasion.

Messieurs du Sénat et de la Chambre des Représentants,

Je trouve difficilement un langage pour émettre mes sentiments dans cette occasion—Il y a une quinzaine de jours seulement, j'occupais ma place, l'avenir était chargé de nuages et de ténèbres. L'Etat a, depuis, traversé les plus terribles épreuves auxquelles un peuple puisse être soumis.

Quelques uns supposaient que, dans un appel aux armes, il pourrait y avoir division parmi nous ; mais cet espoir a été fait et grâce à Dieu le résultat a montré que, en ce qui concern la Caroline du Sud, nous sommes un peuple uni. Il n'y a maintenant ni parti haut, ni parti bas, mais l'Etat est un et le demeurera. Du Pacifique jusqu'au sud la pente des collines jusqu'à la mer sont dont le large portique présente ses colonnes brillantes à la vue de l'océan, nous formons une même famille Nous sommes une troupe de frères autour du même foyer et plaçant le genou autour du même autel. Qu'il en puisse être ainsi long temps, longtemps.

On a pu commettre des dommages graves dans nos affaires politiques locales, mais le temps guérira les blessures qui ont été faites. Quant à moi, tout mon cœur est dans l'intérêt de mon pays et je puis tout oublier excepté son honneur et ses intérêts.

J'ai rencontré des difficultés et j'ai subi des épreuves, mais je déclare ici que dans ma conduite publique, je n'ai jamais, pour un instant, éprouvé une émotion égarée de mon devoir envers le gouvernement de la Caroline du Sud.

Il y a quelques années seulement, le nuage de l'Etat flottait sur la surface qui d'un lac tranquille, mais le démon du fanatisme se dressa et mit en lame tumultueuse au travers de la proue et avec une fureur satanique changeait le lac en une mer de sang.

Cet Etat a jusqu'ici fait noblement face à la destinée. Il a rencontré beaucoup d'obstacles, mais dans toute son histoire, depuis ce jour, le 1770, avant que la première Union fut formée, il ne présenta seul à l'ennemi pour le repousser à Moultrie, il n'a jamais trébuché dans sa course virile et droite, jusqu'au 27 décembre 1860. Alors ce fut dans le même port et du même fort, abandonné au milieu de ruines fumantes, par notre mortel ennemi que le même esprit de résistance héroïque appela encore le Phœnix d'une nouvelle Union des cendres de l'ancienne.

Je remets l'Etat à mon successeur distingué et ici je puis dire avec orgueil, que dans toute la carrière de l'Etat jusqu'à ce jour, aucune marque n'a taché une seule des plumes qui ornent son front

Au milieu des grands événements qui s'accomplissent autour de nous, mes actes passent dans le domaine de l'histoire. J'ai fait ce que j'ai fait. J'appelle l'investigation sur ma conduite et ne demande aucune faveur à aucun tribunal de la terre, excepté mon pays et la postérité. Je vous remets maintenant les insignes d'office et puisse Dieu ! dans sa merci, vous bénir vous et mon Etat bien aimé.

JOURNAL A PORT HUDSON.—M. Edwin L. Jewell, ancien éditeur de l'*Echo de la Pointe Coupée*, vient de publier un journal à Port Hudson, sous le titre de *Port Hudson News*. Les événements importants dont cet endroit va être le théâtre auront ainsi leur chroniqueur.

LÉGISLATURE DU MISSISSIPPI — Nous extrayons ce qui suit des séances législatives telles qu'elles nous sont rapportées par le *Vicksburg Whig* :

M. Graham a présenté la résolution suivante qui a été adoptée

Résolu par la législature de l'Etat du Mississippi, que nous désapprouvons le bill d'exemption récemment voté par le congrès confédéré, et particulièrement cette portion qui exemptie du service militaire toutes les personnes possédant un certain nombre de nègres ; nous regrettons cela comme une injuste exemption en faveur du plus gros planteur contre son moins opulent voisin. C'est pour forcer, en vérité, les pauvres gens du pays à supporter tout le poids des batailles, les souffrances et les travaux de la guerre, pendant que les riches resteront tranquillement chez eux dans la paresse et à leur aise. Au nom de la justice et de l'égalité nous protestons contre cette injuste législation et nous enjoignons à nos sénateurs et à nos représentants au congrès de demander le rappel de cette loi déplorable.

DES FEMMES EN PLACE DE MULES.—Un officier français, servant maintenant au Mexique, dit dans une lettre :

Notre colonel a fait une razzia dans un village habité par des guerillas qui avaient volé mes mules et, à son retour, a emmené leurs femmes. Les Arabes, dans des cas pareils, ne manquent jamais de proposer un échange. Je ne connais pas l'usage des mexicains en cette matière.

CONTRIBUTIONS POLITIQUES.—On dit que le peuple de Charleston a arraché tous les tuyaux de plomb de la ville et qu'il en a donné au gouvernement 60,000 livres. Le gouvernement se mettra des reçus pour tout le plomb et les autres articles fournis et s'engagent à en rembourser d'autres à la fin de la guerre.

La crise cotonnière
EN ANGLETERRE.

La situation des classes ouvrières continue de préoccuper vivement la nation anglaise. Quelques chiffres puisés dans les documents officiels suffiront à montrer la légitimité de cette préoccupation. Au 31 octobre dernier, on comptait dans les 21 districts manufacturiers 192,491 ouvriers absolument sans ouvrage, 119,712 qui ne faisaient plus que des fractions de journées, 98,638 seulement qui continuaient à toucher intégralement leurs salaires. Ces derniers sont presque exclusivement ou des contre-maîtres, expérimentés ou des ouvriers d'élite dont les fabricants veulent s'assurer les services, même qui prix d'un sacrifice

Le nombre des personnes secourues est naturellement en raison inverse de celui des ouvriers qui continuent à être occupés, et chaque travail leur que l'on congédie est une famille de plus vouée à la misère. D'après le rapport d'ensemble de l'assistance publique, 1,248,621 personnes étaient inscrites à la fin d'octobre, sur les registres des paroisses. En outre, 143 870 autres personnes qui n'étaient pas reconnues par les paroisses étaient assistées par les comités spéciaux. Il faudrait ajouter à ces chiffres déjà si élevés le nombre considérable de personnes qu'un sentiment de fierté empêche de recourir à la bienfaisance des communes et des comités, et que la charité privée arrache seule à la misère.

En présence d'une si prodigieuse accumulation de souffrances, la nation entière n'est dans ses efforts et soldats de l'armée et de la flotte se sont imposé une retenue sur leur paie ; les employés de toutes les compagnies de chemins de fer ont fait l'abandon des gratifications qu'il est dans l'usage de leur accorder à Noël. Les employés des divers départements ministériels se concertent en ce moment sur le mode de souscription à adopter. Il n'est pas jusqu'aux corps de métiers en activité de travail, qui ne s'imposent des sacrifices hebdomadaires en faveur des filleurs et des tisserands. Les ouvriers de Birmingham s'imposent ainsi toutes les semaines environ 5,000 francs. Quant aux souscriptions privées, elles affluent de tous côtés : des Antilles, de l'Inde et jusque de l'Australie.

Malgré l'élan de la générosité nationale, la disproportion demeure énorme entre les ressources qu'on peut réunir et les besoins constatés. Le comité de Manchester a évalué à trois millions et demi par semaine la valeur des salaires perdus par les ouvriers en ce moment sans ouvrage ou ne faisant plus que des fractions de journées. La bienfaisance publique et collective ne parvient encore à réunir que le sixième environ des sommes que les ouvriers en coton s'assurèrent par leur travail et qu'à peine le quart de la somme rigoureusement nécessaire à leur existence.

Le gouvernement anglais, vers lequel tous les regards se tournaient, n'a pas pensé que l'urgence fut assez grande pour convoquer les Chambres en session extraordinaire, deux mois à peine avant l'époque habituelle de leur réouverture. Les ressources fournies par les colonies ne suffisent pas à l'Angleterre. Le Canada ne peut pas fournir plus que des fractions de journées, et encore encore encore